

LES INSCRIPTIONS ARABES

DE TLEMCEN.

XX.

TOMBEAU DE L'OUALI SIDI ABD ALLAH BEN-MANSOUR.

Ce Marabout, grand faiseur de miracles, était originaire de la tribu des Maghraoua. Il vint fixer sa résidence aux environs de Tlemcen, dans un endroit charmant, et décoré à souhait pour le plaisir des yeux : ce qui prouve, au moins, qu'il avait le goût délicat, et le sentiment des belles choses de la nature. Le lieu de plaisance qu'avait choisi Sidi Abd Allah ben Mansour est le vallon d'Ain el-Hout, si renommé pour ses vergers luxuriants, ses frais ombrages et ses eaux courantes. Ce fut vers le milieu du quinzième siècle que le saint homme vint planter sa tente sur ce coin de terre béni du ciel. Il y rencontra un autre ouali, que la tradition nomme Sidi Abou Abd Allah Ech-Cherif, se lia d'amitié avec lui, et finit par épouser sa fille. De cette union naquirent de nouveaux Marabouts, qui en engendrèrent d'autres à leur tour, tant et si bien qu'il se forma un gros bourg tout peuplé de Marabouts. Et de nos jours encore, le village si riant et si coquet d'Ain el-Hout se vante de ne compter dans son sein que des descendants de son illustre fondateur ; gens très fiers de leur origine, mais demeurés peu fidèles aux vertueuses traditions de leurs ancêtres.

Sidi Abd Allah fut le contemporain et l'ami de Sidi Senouci et de Sidi Zekri, mais il n'avait pas leur science. C'était un homme simple, ami du bien, dévoué aux pauvres gens, sévère pour ses sens, austère dans ses mœurs, mortifiant sa chair, et s'accommodant fort de la vie contemplative ; un ouali, enfin, selon le cœur de Dieu ; et à qui, pour parler le langage des soufis, sa vertu avait mérité une large part dans les faveurs célestes. De là, le don de seconde vue, et celui des miracles, dont il fut doué à un haut degré. Le Bostan a raconté sa vie. Il serait trop long de suivre le narrateur-biographe dans le récit de tous les événements prodigieux qui signalèrent la longue carrière du saint homme ; on ne peut résister, cependant,

à la tentation de raconter deux ou trois des miracles qui contribuèrent le plus à rendre son nom populaire.

« Un voisin de Sidi Abd Allah aimait à rapporter l'aventure que voici. — J'étais parti, disait-il, pour le Sahara, avec l'intention de me rendre dans le Soudan, pour y trafiquer d'une petite cargaison de marchandises. Avant de me mettre en route, j'avais prié le saint homme de bénir mon entreprise, et il m'avait promis d'être avec moi jusqu'au terme du voyage. Tout alla bien dans le commencement, et j'arrivai sans encombre à Ksar Tigouraria. Mais là, je ne pus trouver d'orge pour mon cheval non plus que pour le chameau qui portait mes marchandises. Lors, un des habitants de la maison où j'étais descendu me dit : Donnez-moi le cheval et le chameau ; j'irai au Chot-ed-Dahraoui, et je vous rapporterai de l'orge. Après l'avoir remercié, je lui confiai mes deux bêtes, et il partit avec elles. Après minuit, comme je dormais, je fus tiré de mon sommeil par des coups redoublés, frappés à la porte de la maison. Je me levai en hâte, sortis, et fus bien étonné de voir mon homme déjà de retour. S'apercevant de ma surprise : C'est ainsi, me dit-il ; tenez, voilà votre cheval. Mais, repris-je, et le chameau ? Il s'est échappé me répondit-il, et je n'ai pu retrouver sa trace. En ce moment, je fus saisi d'une grande colère, et je m'écriai : Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu le Très-Haut, le Sublime ! O Sidi Abd Allah ben-Mansour, tu m'as trompé ; car, après Dieu, j'avais mis en toi toute ma confiance. Tu m'en répondras au jour du Jugement ! Je me couchai ensuite, et je m'endormis d'un profond sommeil. Mais, à l'aube naissante, je fus réveillé brusquement par une voix qui criait : Bonne nouvelle, bonne nouvelle ! Votre chameau est revenu. Je demandai alors : mais qui donc l'a ramené ? Tout ce que je sais me répondit mon hôte, c'est que je l'ai trouvé couché à la porte de la maison. Je ne tardai pas à m'assurer que telle était la vérité. Or, il était revenu d'une distance de plus d'un jour de marche, à travers un pays qu'il n'avait jamais parcouru ! Dieu nous fasse profiter des mérites de Sidi-Abdallah ! »

« Voici un fait que je tiens de Sidi Abd er-Rahman el-Kacir, — c'est l'auteur du Bostan qui s'exprime ainsi, — fait que lui-même avait entendu raconter à son maître Sidi Ben-Moussa el-Ouljidi, mufti de Tlemcen — Il arriva, en ces jours-là, que le Sultan de Tunis, irrité contre celui de Tlemcen, leva une nombreuse armée, dont il prit le commandement en personne, pour venir assiéger la capitale de son ennemi. Le Sultan de Tlemcen, aussitôt qu'il fut in-

formé de ce qui se passait, mit, de son côté, ses meilleures troupes en campagne. Une première rencontre eut lieu près du Djebel-Ez-Zaka, et le goum tlemcénien fut défait. Il se livra un second combat, puis un troisième : même insuccès. Le Sultan de Tunis, ne trouvant plus d'obstacle, continua sa marche, et arriva jusque sous les murs de Tlemcen. Pour lors, il tint conseil avec ses vizirs, et leur dit : Par où entrerais-je dans la ville ? Par où il vous plaira, répondirent-ils. Il ajouta : Combien la ville a-t-elle de portes ? Ils lui en indiquèrent le nombre. Alors il demanda : Quel est l'ouali qui protège Bab el-Djihad ? C'est, répondirent-ils, Sidi Boumedin. Et Bab el-Akba ? Sidi Ahmed ed-Daoudi. Et Bab ez-Zaouïa ? Sidi-el-Halouï. Et Bab el-Kermadin, qui la protège ? Aucun ouali. Eh bien donc, leur dit-il, c'est par cette porte-là que j'entrerai ! Et, sur le champ, il fit donner l'ordre à ses troupes de venir camper de ce côté. — Cependant, le serviteur de Sidi Abd Allah-ben Mansour, le fidèle Adjouz, dit à son maître : Seigneur, vous voyez les préparatifs de l'ennemi ; tout est perdu, si vous ne prenez la porte d'El-Kermadin sous votre protection. Tu as raison, répondit le Cheikh ; et, incontinent, il revêtit son burnous par dessus son abaya, et prit un bâton qu'il cacha sous son burnous ; puis il monta sur son âne, et se mit en route. Arrivé au camp, il demanda aux gardes où était la tente du Sultan. On l'y conduisit, et l'on prit les ordres du prince, qui le fit introduire. Alors, le Cheikh entra, et dit au Sultan : Tu es un tyran ; ce serait pécher que de te saluer. Qu'y a-t-il entre Toi et ce Peuple, pour que tu viennes ravager ainsi une terre de l'Islamisme ? Le Sultan, sans s'émouvoir, lui répondit : Vous autres Fakirs, vous vous mêlez de choses qui ne vous regardent pas. Et toi, reprit le Cheikh, crois-tu donc qu'il n'y ait que toi d'homme au monde ? Et, ce disant, il se mit à le frapper avec son bâton, et, plus le Sultan criait, plus il redoublait ses coups ; jusqu'à ce qu'enfin le Prince lui demanda merci. Grâce ! murmurait-il d'une voix étouffée ; grâce ! Je reviens à Dieu ! Alors, le Cheikh, abaissant son bâton : Celui qui revient à Dieu, dit-il, Dieu aussi revient à lui ; et il répéta deux fois ces paroles. Or, pendant que ceci se passait, il régnait dans tout le camp une grande confusion ; Dieu avait déchainé sur eux le vent, la poussière et la grêle ; et l'air s'était obscurci au point qu'ils ne se voyaient pas les uns les autres ; les tentes s'étaient renversées ; les chevaux et les mulets avaient rompu leurs liens, et le tumulte était à son comble. Cela se passait ainsi, tandis que le Cheikh frappait le Sultan, et les cris du

prince n'avaient pas même été entendus. Mais aussitôt qu'il se fût écrié : Je reviens à Dieu ! les ténèbres s'étaient dissipées, la tempête s'était apaisée, le ciel avait repris sa sérénité, et le soleil avait reparu radieux comme auparavant. Ce n'est pas tout, dit le Cheikh au Sultan : tu vas lever ton camp ! Mais, Sidi, reprit le Prince, qu'au moins le Sultan de Tlemcen me rembourse les frais de la guerre ! Je te dis, répliqua le Cheikh, qu'il ne te donnera pas un dirhem, et je le jure de par Dieu. Cette ville est-elle habitée par des mécréants, pour te payer des frais de guerre, et faire passer son argent aux mains de tes soudards ? Crois-moi, décampe au plus vite, toi et les tiens ; tu ne gagnerais rien à demeurer ici plus longtemps. — Le Sultan se le tint pour dit ; car on assure que, sur l'heure, il fit plier les tentes, et partit au galop pour aller coucher à l'Oued-Isser. »

Dans une autre circonstance, Sidi Abd Allah eut affaire au Sultan de Tlemcen, lui-même, et ne se montra pas moins zélé défenseur de la cause du peuple.

« C'est toujours le Bostan qui parle. — Un jour, le Sultan fit mander les notables de la ville : il leur annonça qu'il avait grand besoin d'argent, et, qu'en conséquence, il avait résolu de leur faire un emprunt ; sur quoi, il les congédia. Mais les grands-officiers du palais firent connaître plus clairement à ces représentants de la Cité les intentions de leur maître, et s'ouvrirent à eux sur le chiffre de la somme qu'il s'agissait de lui prêter. Or, elle était considérable. Quand la nouvelle s'en répandit dans la ville, les habitants furent consternés. Il fallait, cependant, payer, sous peine de s'exposer aux plus cruelles avanies. Dans cette conjoncture désespérée, ils songèrent à avoir recours à Sidi Abd Allah ; et bien leur en prit. Le Cheikh, prévenu de ce qui se passait, monta sur son âne et prit le chemin de la ville. Il se rendit à la Grande-mosquée, où il trouva une multitude de gens, en proie aux plus vives alarmes. Il leur donna reconfort et bon espoir par des paroles qui exprimaient sa vive sympathie pour le malheur commun ; puis, de là, il alla droit au Méchouar, et demanda à parler au Sultan. Comme on l'eût introduit auprès du Prince, il implora sa merci pour le peuple déjà surchargé d'impôts, et que les nouvelles exigences royales achèveraient d'écraser ! Mais le Sultan, inflexible, ne voulait rien entendre. Comment ! s'écria le Cheikh : Tu ne rougis pas de honte ? Tu as gaspillé les fonds du Beit-el mal des musulmans et tu leur demandes encore de l'argent ! Par Dieu, ils ne te donneront pas au-

tre chose que la colique ! Le Sultan ayant peine à maîtriser sa colère, le congédia par un geste de dédain. Quant au Cheikh, il sortit tranquillement, remonta sur son âne, et reprit la route de la campagne. Mais le Sultan avait été touché par un souffle invisible. Le Cheikh n'était pas hors du palais, que déjà le Prince ressentait les effets de sa terrible menace. En un instant, tout son corps fut en proie à d'affreux tiraillements, qui lui arrachaient des cris sinistres : Aïe, mon ventre, mon ventre ! Aïe, mon dos, mon dos ! et il se roulait par terre, torturé par ce mal diabolique. Les vizirs étaient consternés. L'un d'eux, mû par une inspiration soudaine, sortit en hâte du Palais, et se mit à courir sur la trace du saint ouali : il l'atteignit lorsqu'il allait franchir la porte de la zaouïa de Sidi Haloui. Il le supplia de revenir sur ses pas, pour conjurer l'effet de son maléfice. Le Cheikh le suivit, non sans se faire prier quelque temps. De retour auprès du Sultan, il le fit coucher, lui massa le ventre, et le mal disparut par enchantement. La leçon avait été bonne ; le sultan jura qu'on ne l'y reprendrait plus : il récompensa le saint homme magnifiquement, et lui accorda tout ce qu'il demandait ; la ville respira. »

Un homme qui s'était déclaré aussi ouvertement le protecteur des faibles et des opprimés, qui avait ainsi son franc-parler avec les Rois, et venait à bout de leurs plus fiers entêtements, un tel homme ne pouvait manquer de devenir l'idole de la multitude : c'est ce qui arriva à l'ouali Sidi Abd Allah, dont le nom est resté particulièrement vénéré, à cause de ce trait distinctif de son caractère. Le tombeau que la dévotion populaire éleva à sa mémoire, fut considéré, jusque dans ces derniers temps, comme un lieu d'asile, où tous les malheureux trouvaient un refuge assuré contre l'injustice et la tyrannie du plus fort. On dit même qu'il s'y opérait souvent des miracles.

Ce monument, d'une construction modeste, qui n'exclut pas l'élégance, couronne pittoresquement le sommet de la colline, au pied de laquelle sont disséminées les blanches maisons d'Aïn el-Hout. L'intérieur de la coupole est un peu nu (1), mais de nombreux ex-

(1) Il était assez garni au commencement de 1836 ; mais la visite que les cavaliers d'Angad, auxiliaires de Moustafa ben Ismaïl, y firent au mois de janvier de cette année, n'y laissa aucun des objets qui se pouvaient transporter. Nous avons vu alors ces pillards à la besogne ; et, quoique musulmans, ils y firent une razia plus complète que des infidèles n'auraient pu le faire. — *N. de la Rédaction.*

voto rendent témoignage de la sainteté du lieu et du zèle non ralenti des pèlerins. Sur le cénotaphe entouré de drapeaux, on lit deux inscriptions. La première est l'épithaphe du saint homme :

« الحمد لله رب العالمين اما بعد فهذا صريح الولي الصالح الزاهد
الوارع سيدى عبد الله ابن منصور ادركنا الله برضاه آمين »

« Louanges à Dieu, maître des Mondes ! — Ce sépulcre est celui
» de l'ami de Dieu, le vertueux, l'austère, l'ennemi du péché,
» Sidi Abd Allah ben Mansour. Que Dieu nous rende participants
» de ses mérites ! Ainsi-soit-il ! »

Cette épithaphe laisse ignorer la date de la mort de Sidi Abd Allah ; mais la tradition la fait remonter à l'année 890 de l'hégire, de J. C. 1485. — L'autre inscription est commémorative de la restauration qui fut faite au monument, dans le commencement de ce siècle. Elle porte ce qui suit :

« امر بتشييد هذه القبلة المباركة مع الثابوت امير المسلمين
السيد مصطفى باي ايداه الله ونجعه بذلك سنة ثمانية عشر
بعد الهايتين والى »

« L'Ordre de restaurer cette Coupole bénie, ainsi que le Cénotaphe, est émané de l'Emir des Musulmans, Moustafa-Bey : que Dieu affermisse son pouvoir, et lui rende cette œuvre profitable ! — Année mil-deux-cent-dix-huit (1218). »

Ces lignes sont précédées d'une citation du Koran, extraite de la Sourate XXI, verset 101 à 106.

La date de 1218 correspond, dans notre ère, à celle de 1803-04. Le Bey dont il s'agit ici était Moustafa el-Manzali, homme de portée médiocre, et qui, placé, à deux reprises différentes, à la tête du gouvernement d'Oran, n'a laissé, dans les annales contemporaines, qu'un renom bien justifié de faiblesse et de pusillanimité.

XXI.

TOMBEAU DE SIDI-MOHAMMED-BEN-ALI.

Sidi Mohammed ben Mohammed ben Ali descendait en ligne directe, à la quatrième génération, de l'Ouali Sidi Abd Allah, et il fut, selon l'opinion commune, le plus digne héritier de ce nom fameux.

Il vivait dans la première moitié du siècle dernier, et l'on dit que sa mort arriva vers l'an 1170 de l'hégire, soit 1755-56 de notre ère. Il alliait à la sainteté, jusqu'alors traditionnelle dans sa famille, une science de bon aloi, qui le fit considérer comme un des principaux Eulama de son temps. Il possédait aussi, comme son ancêtre, le don des miracles ; on prétend même qu'il jouissait de la faculté de se mouvoir dans l'espace, ou de *Nager dans l'air*, pour nous servir de l'expression arabe consacrée.

Peu d'années après sa mort, un mausolée lui fut élevé, près de celui de Sidi Abd Allah ; un palmier à la tige élancée, et un térébinthe, chargé d'années, en ombragent les abords. L'édifice a peu de style ; mais, ainsi encadré, il gagne du relief, et, vu d'une perspective un peu éloignée, il forme, avec le tombeau voisin et la petite mosquée à minaret qui en est tout proche, un tableau harmonieusement dessiné, riche de tons, où la vue charmée se repose avec complaisance.

Dans l'intérieur du monument, j'ai relevé l'inscription suivante, laquelle est gravée sur une pierre encastrée dans la muraille de droite.

بِسْمِ اللّٰهِ الرَّحْمٰنِ الرَّحِیْمِ صَلَّى اللّٰهُ عَلٰی سَیْدِنَا وَمَوْلَانَا مُحَمَّدٍ وَآلِهِ
أَمَّا بَعْدُ أَمْرٌ بِبِنَاءِ هَذَا الْبِقَاعِ السَّعِيدِ أَمِيرِ الْمُسْلِمِينَ الْمَجَاهِدِ
وَ سَبِيلِ رَبِّ الْعَالَمِينَ الْمَنْصُورِ بِفَضْلِ اللّٰهِ الْمَتَّوَكِّلِ عَلَيْهِ الْمَعْتَمِدِ فِي
جَمِيعِ أُمُورِهِ عَلٰی رَبِّهِ مُحَمَّدِ الْجَنْوُدِ الْهَنْصُورِ الرَّايَاتِ وَالْبَنُودِ مَوْلَانَا
الدَّوْلَاتِيِّ السَّيِّدِ عَلِيِّ بَاشَا أَمْرٍ بِذَلِكَ الْمَعْظَمِ الرَّابِعِ السَّيِّدِ إِبْرَاهِيمِ
بَابِ فَصْدِ بِذَلِكَ وَجْهِ اللّٰهِ الْعَظِيمِ وَرَجَا ثَوَابِهِ الْجَسِيمِ وَهُوَ مَقَامُ
الشَّيْخِ الْوَلِيِّ الصَّالِحِ وَالْفُطْبِ الْوَاضِحِ سَيِّدِي مُحَمَّدِ ابْنِ الْعَالَمِ سَيِّدِي
مُحَمَّدِ بْنِ عَلِيٍّ بْنِ سَيِّدِ عَبْدِ اللّٰهِ بْنِ مَنْصُورِ نَبْعِنَا اللّٰهُ بِهِمْ أَمِينَ عَامٍ
أَرْبَعَةَ وَسَبْعِينَ وَمِائَةَ وَالْهَيِّ

TRADUCTION. — « Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux. Que
» Dieu accorde sa Bénédiction à notre-Seigneur et Maître Moham-
» med et à sa Famille.

» L'ordre d'élever ce monument fortuné a été donné par l'Emir
» des Musulmans, le Champion de la Foi, combattant dans la voie
» du maître des mondes, le victorieux par la grâce de Dieu; ce-
» lui qui met sa confiance en Lui, et s'appuie, en toute chose sur
» son Seigneur; le chef d'une armée puissante, aux Etendards
» invincibles: Notre Maître, le Prince-régnant, le Seigneur Ali-
» Pacha. Et il a choisi, pour faire exécuter cet ordre, l'Honorable, le
» Très Eminent Seigneur Ibrahim-Bey. — Puisse-t-il, par cet acte,
» s'attirer la faveur du Dieu tout-Puissant, et espérer d'obtenir sa
» récompense infinie!

» Il est consacré, ce monument, à la mémoire du Cheikh, l'Ami
» de Dieu, le Juste, le Pôle lumineux, Sidi Mohammed, fils du sa-
» vant Sidi Mohammed, fils d'Ali, fils de Sidi Abd Allah ben-Man-
» sour. Que Dieu nous fasse gagner par leurs mérites! Ainsi-soit-
» il!

« Année Mil-cent-soixante-quatorze. (1174) »

A cette date, correspond celle de 1760 61, de notre ère. — Ibrahim el-Miliani, vingt-troisième bey de l'Algérie occidentale, inaugurerait la première année de son commandement, lorsque le Pacha d'Alger donna aux gens de Tlemcen, par son intermédiaire, cette marque de sa pieuse munificence.

XXII.

HABOUS DE SIDI-AMRAN.

Le souvenir du marabout Sidi Amran, quoiqu'il ne soit pas complètement effacé, s'est transmis bien pâle à la génération présente. On ne sait plus même dire à quelle époque il vivait, et la tradition, si complaisante pour tant d'autres, est presque muette à son égard. Mais c'était un saint homme, et cela suffit: et la preuve de sa grande sainteté, c'est qu'après sa mort, on avait consacré une mosquée sous son nom, et qu'on l'avait assez généreusement dotée.

Cette Mosquée, qui était située non loin de celle des fils de l'Imam, n'existe plus depuis plusieurs années; mais nous en avons vu les ruines, et c'est dans ces ruines que nous avons recueilli le monument épigraphique que nous allons traduire. Il s'agit d'un titre de habous, et nous avons vu là un motif suffisant de ne point le passer sous silence. L'Inscription se recommande, d'ailleurs, par le travail de la gravure, où l'on reconnaît la touche d'un ciseau exercé; elle est en caractères andalous, d'un joli relief, et la pla-

que est du plus beau marbre translucide : deux raisons, qui s'ajoutaient à la première, pour solliciter notre attention. — Ce marbre, qui a pris sa place dans la collection du Musée tlemcénien, mesure en hauteur, 0^m 60; en largeur, 0^m 37, et 0^m 10 en épaisseur. — Il y a vingt lignes.

« الحمد لله هذا بيان حبس جامع سيدى عمران فمن ذلك دراز يمينته و آخر عن يساره وثالث تحتها ثم دار بباب حومتها ثم دار اخرى مجاورة لدار الغالى بن بابا احمد بحومتها ايضا ثم ربع الدار الكاين بين دار محمد بن مامى ودار محمد بن حجي ثم حانوت في السباط من جهة القبلة ثم حانوت في الخضارين بين حوانيت الفصبة ثم ثلاثة اجراد تراب في وطن اعشير يسمون بالسويقة ثم سكتان في وطن العوامر عند السيد المخفي المسماة بالدرعى ثم سكة في الجمعة سميت بالرتبة ثم سكة في بومسعود سميت بالحرارات بمائها الهلوم ثم بلاد في الخندف الصغير سميت بالضاية ثم رفعة بعين الفصيعة بمائها ابضا في جبل اعطار ثم بلاد سميت بالدار الحمراء عند مفابر الكيس ثم نصو الروض المسوى بالسكندر في الكيفان ثم رطل زيت في كل سنة عند الحيفي ثم نصو فلة ايضا من دار حجي بن حجي في كل سنة ثم نصو بلاد بازاء البوارة سميت بالرملة ثم بلاد بعين الحجر المجاورة لبلاد البطانوى ثم نصو العرصة بهدان السبع شركة سيدى سعيد البوزيدى انتهى بحمد الله »

TRADUCTION.

- « Louanges à Dieu !
» Ceci est l'Indication des Habous de la Mosquée de Sidi Amran,
» lesquels consistent, savoir :

- » En trois ateliers de tisserand : le premier à droite, le second à gauche de la mosquée, et le troisième, en sous-sol.
 - » Item : Une maison auprès de la porte du quartier où est située la dite Mosquée.
 - » Item : Une autre maison, tenant à celled' El-Rali ben-Baba Ahmed, dans le même quartier.
 - » Item : Un quart de la maison qui est sise entre celles de Mohammed ben-Mami et de Mohammed ben-Hadji.
 - » Item : Une boutique orientée au Midi, dans le quartier d'Es-Samat.
 - » Item : Une boutique dans la rue des Fruitiers, entre les deux boutiques qui appartiennent à la mosquée de la Kasba.
 - » Item : Une sekka et demie de terre labourable, connue sous le nom d'Essouika, dans le canton d'Amiyer.
 - » Item : Deux sekkas, sur le territoire des Aouamer, auprès de Sidi Mokhfi : on les désigne par le nom de Ed-Draï.
 - » Item : Une sekka, appelée Er-Retsba, à El-Djema.
 - » Item : à Bou-Messaoud, une sekka du nom d'El Hararat, avec la jouissance des eaux qui lui est attribuée, suivant la notoriété.
 - » Item : La terre nommée Ed-Dhaya, à El-Khondok es-Sghir.
 - » Item : Une pièce de terre à Ain el-Kocia, également avec la jouissance de son eau : elle est située dans le canton du Djebel-Attar.
 - » Item : Le terrain connu sous la désignation de Dar-el-Hamra, près du cimetière d'El-Kis.
 - » Item : La moitié du jardin connu sous le nom d'Iskander, à El-Kifan.
 - » Item : Par chaque année, une livre d'huile, à recevoir de la famille d'El-Hakiki.
 - » Item : Une demi-kolla d'huile, qui doit être payée, annuellement, sur le revenu de la maison de Hadji ben-Hadji.
 - » Item : La moitié du terrain appelé Er-Remla, situé en face de la Fouara.
 - » Item : Un terrain à Ain el-Hadjer, tenant celui d'El-Bostaoui.
 - » Item : La moitié d'un jardin à Feddan-Es-Sebâ : l'autre moitié est habous de Sidi Saïd el-Bouzidi.
 - » C'est là tout. — Dieu soit glorifié !
- Sur le revers de la plaque, on lit les versets suivants du Koran :
- » Je cherche dans le sein de Dieu un refuge contre Satan, le Maudit.

» Toute âme goûte la Mort. Mais vous recevrez votre salaire au
» jour de la résurrection. Celui qui aura évité le feu, et qui
» entrera dans le Paradis, celui-là sera bien heureux ; car la vie
» d'ici-bas n'est que déception ! »

(Sour. III, v. 482.)

» — Il est le Dieu vivant ! Il n'y a pas d'autre Dieu que lui : In-
» voquez-le donc, en lui offrant un culte pur. Gloire à Dieu, Maître
» de l'Univers ! » (Sour. XL, vers. 67)

Ch. BROSSÉLARD.

(La suite au prochain numéro)
